

## **UN CRIME PARFAIT ?**

## DU MÊME AUTEUR

### Romans

Trouble Je (2016 / *Red'Active* 2020)

Un frère de trop (2017 / *Michel Lafon* 2019)

Trente secondes avant de mourir (2018)

Huit minutes de soleil en plus (2019) (*Finaliste Plume du Jury des Plumes Francophones 2019 / Lauréat du prix Prime Vidéo 2020*)

Le voisin d'en face (2019 / *Red'Active* 2021)

Rumeurs (2020) (*Prix Sang pour Sang Polar 2021*)

Meurtre au champagne (2021)

### Roman en 1300 alexandrins

Vers... tige (2017)

### Recueil de poèmes

En vers... et contre tout. (2016)

Unis... vers (2019)

\*

## AVEC ÉMILIE BILLON

La vie est un voyage inattendu (2021)

Sébastien Theveny

# **UN CRIME PARFAIT ?**

*Suspense*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-6745-1

© Sébastien Theveny

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.  
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À ma fille, Luce,  
La plus jolie de mes filles !  
Haut la main !*

*« Oh, tu seras jamais la reine du bal  
Vers qui se tournent les yeux éblouis  
Pour que tu sois belle, il faudra que tu le deviennes  
Puisque tu n'es pas née jolie »*

*(Jean-Jacques Goldman, C'est ta chance)*



— Prologue —  
Mille et un souvenirs

**Biscarosse, Mars 2020**

— J’y vais ! bondit ma compagne en apercevant le facteur ouvrir la porte de notre boîte aux lettres, tout au bout de l’allée.

J’avais rencontré Colombe, presque quatre ans auparavant, dans les rues du Vieux Nice, où elle avait été ma stagiaire.

Depuis, j’étais sous le charme et notre histoire d’amour avait fait son chemin ; nous avions allègrement franchi le cap de la vie à deux. D’abord chacun de notre côté, moi à Paris et elle à Nice, le temps pour elle de terminer ses études et pour moi d’asseoir ma situation professionnelle. Enfin, grâce à ce que j’avais pu épargner du pécule versé par Lucie Lacassagne à la mort de son mari Charles<sup>1</sup>, j’avais bénéficié d’un apport non négligeable pour acquérir cette petite maison sous les pins, à quelques pas du lac de Biscarosse, un endroit dont nous étions tombés amoureux lors d’un séjour de vacances.

Colombe réapparut dans le salon, brandissant le colis tant espéré.

— Il est arrivé ! triompha-elle en me rejoignant sur le canapé où je terminais de rédiger sur mon ordinateur un article pour le magazine *New Business in France*, pour lequel je bossais désormais à distance.

— Allez ! Déballe-le, t’en crève d’envie.

---

<sup>1</sup> Un frère de trop, Sébastien Theveny, Bookelis, 2021

L'enveloppe fut déchirée en moins de deux et le graal tant attendu surgit, tout pétant de couleurs, tout brillant : le livre photo de notre séjour en Guadeloupe en février-mars 2020, quelques jours avant le début du confinement. Nous avons eu la chance de passer une semaine sur l'île avant que la France ne se recroqueville sur elle-même pour cause de Covid-19 et avons été à deux doigts de rester coincés aux Caraïbes, ce qui n'aurait pas été pour nous déplaire.

Un séjour formidable, dans un bungalow à Deshaies, d'où nous étions revenus avec des souvenirs plein la tête de sensations fortes, de rencontres sympathiques, d'apéros mémorables et l'envie chevillée au corps d'y retourner dès que possible.

Les souvenirs iraient s'estompant, année après année, se réduisant à quelques images, senteurs, émotions. C'était pour parer à cela que Colombe avait sacrifié des heures à trier des centaines de photos, à les classer par jour, à les comparer avec les pages de notes qu'elle avait prises sur place pour être sûre de ne pas oublier les noms de lieux, de sites, de ne pas s'emmêler plus tard les crayons en voulant nous remémorer ce séjour. Cette masse d'images s'était métamorphosée en un livre imprimé d'une centaine de pages, que nous parcourûmes avidement, assis côte à côte en tailleur sur le canapé.

Page après page, nous revivions *Gwada*.

Mille et un souvenirs, mille et une couleurs. Des images, des mots, des rires, des questions.

Étalés sur plusieurs compositions à la fin du livre au papier glacé, les dizaines de clichés de la montée en groupe au sommet de la Soufrière. Notamment celui où nous posions fièrement devant le volcan dont le cône vert était coiffé de fumeroles soufrées qu'expulsaient les cratères.

Enfin, cette curieuse photo, sur laquelle buta Colombe, les sourcils froncés, signe chez elle d'une intense cogitation, d'un questionnement intérieur aussi bouillonnant que la bouche de la Soufrière. Et cette phrase énigmatique qu'elle lança, presque pour elle-même, tant elle semblait perdue dans ses pensées :

— Jérôme... je crois qu'on a failli mourir, là-bas...



— Qu'est-ce que tu racontes ? sursautai-je.

Colombe était devenue blême, elle tremblait à demi. Elle reposa le livre photo, se leva comme mue par une soudaine intuition et se dirigea vers le bureau. Elle en revint avec son ordinateur portable dans les bras, le navigateur ouvert sur sa messagerie.

— Tu te souviens de cet email que j'ai reçu en retour de l'un des miens, il y a quelques jours ?

Je le parcourus.

— Bien sûr que je m'en souviens.

— Eh bien maintenant, regarde ça.

Elle se connecta à son compte Facebook, effectua deux recherches parmi les profils, cliqua sur les résultats et me les présenta à l'écran.

— Alors ? Qu'est-ce que tu dis de ça ?

À mesure que je découvrais les derniers *posts* publiés sur lesdits profils, je me décomposais. À l'issue du dernier mot, je balbutiai :

— C'est complètement dingue... Comment c'est possible ?

— C'est trop exceptionnel pour n'être qu'une coïncidence. Tu te rends compte ? Autant de morts de cette façon en un si court laps de temps, c'est quasiment impossible statistiquement !

— La loi des séries, peut-être ? tempérai-je.

— Du style « pas de bol, les gars » ? J'y crois pas. Quand même, ça me terrifie, cette histoire. Surtout quand on découvre l'identité des morts, ça me fait froid dans le dos. J'ai peur, chéri.

— Peur de quoi, voyons ?

— Eh bien, je ne sais pas... peur qu'on soit les suivants sur la liste...

— Mais bon sang, de quelle liste tu parles ? Tu déliras, là.

— J'aimerais bien que ce ne soit qu'un délire de mon imagination galopante mais, encore une fois, ces coïncidences... Nous aussi, on se trouvait là-bas, en même temps qu'eux !

— Et alors ? On n'a rien à voir avec eux, hormis le fait de nous être retrouvés en vacances au même endroit, la même semaine. C'est

un hasard, tout simplement. C'est comme si tu me disais : *Untel est mort, tel autre aussi et ils se trouvaient sur la liste des passagers dans le même avion que nous...* Tu crois vraiment que les cinq cents autres passagers du vol devraient craindre pour leur vie ? Du délire, de la fiction, je te dis !

Colombe cogitait, tendue.

— Quand même, j'ai besoin de comprendre cette histoire de fous. Je vais enquêter. Ça me rassurera.

— Ou pas ! ironisai-je.

Mais je savais que maintenant que Colombe avait cette idée en tête, elle ne lâcherait rien avant d'être parvenue à élucider l'affaire. J'étais loin d'imaginer dans quelle drôle d'histoire cela allait nous mener...

— Regardons une nouvelle fois les photos, proposa-t-elle. Je me dis que ça nous rafraîchira peut-être la mémoire, qu'à l'appui des images on se remémorera des moments, des petits riens auxquels on n'aurait pas prêté attention sur place. Le dénominateur commun à ces morts me paraît évident : notre semaine en Guadeloupe ! On a forcément raté quelque chose.

— Tu te montes le bourrichon, ma chérie.

— Jérôme, s'il te plaît. Tu connais mes fameuses intuitions...

— Oui, je sais. OK ! Comment tu veux procéder ? abdiquai-je.

— On rouvre cet album et mon carnet de notes, on scrute les photos, on relit ce que j'avais écrit. Bref, on revit jour après jour notre semaine de vacances. Je suis persuadée qu'on va découvrir ce petit rien qui nous a échappé. Pour comprendre l'origine de ces morts, le pourquoi, le quand, le qui et surtout le comment...

Je ne pus que m'incliner devant la volonté de Colombe.

Nous nous calâmes dans le canapé, l'album photo et le carnet de notes sur les genoux. Sur la page de garde de l'album, elle avait fait imprimer ce titre :

« Bienvenue à Gwada ! »

# Première partie

*Bienvenue à Gwada !*

*Pointe-à-Pitre, Deux semaines plus tôt.*



## Maracudja

Bien que toujours en France, nous nous sentîmes d'emblée à mille lieues de la métropole, à peine débarqués de l'avion. Nous étions vêtus de nos vestes polaires, et la touffeur de l'air caribéen nous assaillit dès la sortie de l'appareil. Nous avions bourré nos bagages de tenues d'été et espérions que les valises ne se fussent pas perdues dans les méandres des aéroports, avanie expérimentée lors d'un précédent voyage à New York. Aussi, en pénétrant dans le tunnel qui reliait l'avion au terminal, nous transpirâmes instantanément dans nos doudounes, bien que ce fût déjà la nuit sous les tropiques.

Des voix nous parvenaient depuis l'aérogare, qui devaient provenir d'une poignée de personnes impatientes d'accueillir leurs proches. Nous découvrîmes, juste après le passage des portes automatiques qui débouchaient sur le hall des arrivées, un groupe de femmes vêtues aux couleurs créoles, portant chapeaux et coiffures bariolés, entonnant à pleins poumons des chants des plus entraînants. Pas de doute, nous étions bien arrivés à destination, immergés en un clin d'œil dans l'ambiance ; Pointe-à-Pitre nous tendait ses bras accueillants. Je pressentis d'emblée que nous allions passer des vacances exceptionnelles. J'étais loin de me douter à quel point le terme exceptionnel allait recouvrir son sens premier, à savoir « digne d'exception ».

Au volant de notre Peugeot 208 de location, blanche comme la plupart des véhicules de loueurs, nous enragions de ne pouvoir découvrir la beauté du paysage, masqué par la nuit. Une petite heure

plus tard, grâce aux indications du navigateur de mon smartphone, nous pénétrions sur le domaine des Bougainvillées, sur les hauteurs de Deshaies. Il faisait nuit, l'endroit était peu éclairé et personne ne semblait nous attendre lorsque j'éteignis le moteur sur le parking gravillonné, face à une rangée de palmiers aux feuilles gigantesques. Pourtant, la propriétaire des lieux, une dénommée Séverine, avait été jusque-là irréprochable et très réactive, et ce depuis le jour où j'avais réservé cet hébergement quelques mois plus tôt. Finalement, Colombe l'appela et notre hôtesse apparut presque instantanément dans l'allée que bordaient deux bungalows, des Ti'Caz comme on les appelait ici.

Nous découvrîmes alors une femme d'une trentaine d'années, au chignon compliqué et terminé par des tresses antillaises. Elle portait une sorte de sarouel bouffant surmonté d'un top à fines bretelles qui retenait avec peine une poitrine généreuse. Un large sourire barrait son visage avenant lorsqu'elle nous tendit la main :

— Bienvenue à Gwada ! lança-t-elle. Vous avez fait bon voyage ?

— Merci. Pas mécontents d'arriver, reconnus-je.

— J'imagine, vous devez être fatigués. Suivez-moi, je vais vous montrer votre bungalow.

Elle nous conduisit, à travers la végétation luxuriante de la propriété dont un tas d'essences m'étaient encore inconnues, jusqu'à ce qui deviendrait notre douillet cocon pour toute la durée de notre séjour. Le long des allées, je distinguai plusieurs cases, certaines plongées dans le noir, d'autres éclairées. Sur la terrasse de l'une d'elles, une femme alanguie, portant un paréo bariolé, lisait assise dans un large fauteuil en rotin. À notre approche, elle leva les yeux de son roman et tourna le regard vers nous, nous adressant un petit signe de tête.

— Vous avez combien de bungalows ? m'intéressai-je.

— Nous en avons sept, répondit Séverine. Sans compter le nôtre, qui se trouve tout en haut de la propriété, derrière la piscine. Je vous ferai faire le tour du domaine demain, si vous voulez.

— Volontiers. Toutes les cases sont occupées ? demanda Colombe.

— Elles le seront pratiquement. Vous venez d'apercevoir Nathalie qui est arrivée hier. Les arrivées s'étalent jusqu'à demain soir, après quoi, si vous le souhaitez, je pourrai vous proposer quelques sorties groupées, j'ai de bonnes adresses et de bons plans.

— Avec plaisir !

— En attendant, une bonne nuit de repos ne peut pas vous faire de mal. Avec le décalage horaire il n'est pas loin de trois heures du matin pour votre horloge interne, je suppose que vous le sentez ? plaisanta notre hôtesse en posant le pied sur la terrasse de notre bungalow.

J'acquiesçai d'un sourire entendu, mes cernes devaient eux aussi témoigner de mon état de fatigue.

— C'est trop mignon, s'extasia Colombe. C'est la cuisine, en fait ?

— Oui. Ici, la plupart des cuisines ouvrent sur l'extérieur. Elles font partie de la terrasse. C'est normal, il fait doux toute l'année, à Gwada.

— Gwada, c'est le diminutif de Guadeloupe ?

— On peut dire ça, c'est du créole. Vous verrez, c'est assez ludique de découvrir les noms des lieux en créole. Je vous en laisse la surprise. En attendant, bienvenue dans votre case Maracudja !

— C'est du créole aussi ?

— Oui, ça désigne le fruit de la passion. J'espère qu'il sera le symbole de votre séjour chez nous, glissa Séverine avec un clin d'œil. C'est votre voyage de noces ?

— Nous ne sommes pas mariés, sourit Colombe.

— Désolée, cela ne me regarde pas, ajouta notre hôtesse.

Elle nous montra l'intérieur de notre case, nous expliqua comment utiliser la climatisation, nous conseilla de bien penser à tirer les voilages de la moustiquaire si nous ne voulions pas finir la semaine dévorés par les moustiques et les yen-yens.

— Les yen-yens ?

— Des moucherons minuscules qui ressemblent à des moustiques et qui piquent non-stop... On n'a pas assez d'une semaine pour s'y

habituer...

— Merci pour le tuyau ! On va rester vigilants.

Lorsqu'elle eut fini son tour du propriétaire, Séverine nous souhaita une excellente première nuit, tout en s'éclipsant par la cuisine-terrasse :

— Je vous donne rendez-vous demain matin ? Je passerai vous voir pour vous indiquer quelques pistes de choses à voir et à faire sur l'île. À moins que vous ne souhaitiez vous joindre à nous ? J'ai déjà prévu un petit programme pour mes résidents... Vous me direz si cela vous tente.

— Pas trop tôt quand même, avertis-je. Vu notre état de fatigue, je pense que demain ce sera grasse matinée !

— Ne parlez pas trop vite, Jérôme. C'est bien Jérôme, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, c'est bien Jérôme. Mais pourquoi dites-vous ça ? m'étonnai-je.

— Parce qu'avec le décalage horaire, je vous fiche mon billet que demain, vers cinq ou six heures, vous serez déjà réveillés et pimpants !

— Les paris sont ouverts ! la provoquai-je gentiment.

— Ici on se couche tôt et on se lève tôt, comme le soleil. Bonne nuit !

Je me laissai choir sur le grand lit dont la moustiquaire était ouverte, chaque voilage enroulé autour d'un des quatre montants de la boiserie, le tout se rejoignant en un ciel de lit vapoureux qui m'évoquait les baldaquins d'antan, de ceux que j'imaginai tout à fait dans les romans du dix-huitième siècle, comme les *Liaisons Dangereuses* de Choderlos de Laclos.

— Madame la marquise de Merteuil, gloussai-je à destination de Colombe, me feriez-vous l'honneur de vous étendre à mes côtés sur cette couche au moelleux affolant ?

— Mon cher vicomte de Valmont, me rétorqua ma belle, je ne m'allongerai contre vous qu'à la condition *sine qua non* que vous alliez



sans délai procéder à votre toilette. En un mot, mon tendre : vous empestez le sconse !

Face à cette repartie cinglante, je ravalai mes envies de luxure et filai à la douche, tentant une dernière approche. « On ne sait jamais, sur un malentendu », comme aurait dit Jean-Claude Duss.

— Me rejoindriez-vous sous une pluie tropicale rafraîchissante ?

— Puisque cette douche ne bénéficie pas des dimensions des douches à l'italienne du Negresco, et compte-tenu de ma fatigue, je vous en laisse la pleine jouissance en toute intimité...

Nous aimions, Colombe et moi, jouter verbalement à la manière des libertins de Laclos. Mais ce soir, rien à faire, elle ne me suivrait pas jusque sous la douche.

Une demi-heure plus tard, la moustiquaire était déployée, la climatisation ronronnait et les oiseaux s'en donnaient à cœur-joie dans la nuit caribéenne. Il était à peine vingt-trois heures à Deshaies que nous dormions déjà à poings fermés.

## Les réciter de mémoire

Un bien joli petit couple, songeait Séverine en quittant le bungalow Maracudja. Ils ont l'air très amoureux, ces deux-là, le fruit de la passion leur ira comme un gant.

L'hôtesse remonta l'allée menant à son bungalow qui, d'ailleurs, n'en était pas vraiment un. À l'inverse des logements loués aux touristes, sa demeure n'était pas toute de bois mais aussi faite de pierres. Un ensemble harmonieux, d'aspect colonial, démontrant sans conteste que les affaires devaient bien tourner. Un tel terrain, sept bungalows, une maison de maître, une piscine bordée d'un bar aux allures de paillote, une végétation débordante et parfaitement entretenue, Séverine pouvait être fière de son investissement. Trente-trois ans à peine et déjà une belle situation. Elle se félicitait parfois des choix de vie qu'elle avait opérés pour en arriver là, si jeune.

Elle aussi fila droit à la douche, la moiteur des tropiques n'engageait pas à se mettre au lit sans passer par la salle de bain. Elle n'avait plus personne à accueillir pour ce soir. Nathalie était installée, les deux petits jeunes aussi et demain serait une grosse journée d'arrivées étalées. Quatre autres touristes étaient attendus, il lui faudrait finir de préparer les bungalows, arranger quelques ultimes préparatifs en compagnie des amis avec lesquels elle aimait travailler sur l'île. Il était toujours bon de s'entourer d'une petite équipe de fidèles, souvent des « métros » qui étaient, à l'origine, venus pour les vacances, ou pour un job d'été, ou toute une saison, puis qui avaient chopé le virus au point de ne plus avoir le goût de vivre ailleurs qu'ici. Séverine faisait partie de ceux-là.

Rafrâchie, drapée dans une sortie de bain légère comme les alizés, la jeune femme se regardait dans le miroir au-dessus du lavabo. Ce visage, ces traits, ces contours, elle s'y était habituée, mais il lui avait fallu du temps, près de dix ans peut-être. Pour elle, les dates se confondaient, les souvenirs s'évaporaient. Puis revenaient, repartaient, refluaient, comme le ressac sur la plage de Grande Anse, non loin de là, qu'on entendait parfois, lorsque les oiseaux nocturnes s'autorisaient une pause dans leur concert.

Elle se tartina d'une crème de nuit naturelle, qu'elle confectionnait elle-même avec des produits que l'île prodiguait à foison, comme cette huile de coco qu'on trouvait partout pour pas trop cher. Puis, avant de disparaître sous la moustiquaire, elle bifurqua par le bureau où elle prit place face à une ouverture – pouvait-on appeler cela une fenêtre puisqu'elle ne possédait pas de vitrage, mais seulement un volet qu'on ouvrait verticalement et qu'on retenait par une cale de bois ?

De là, elle distinguait la côte en contrebas, le miroitement de la mer des Caraïbes sous la clarté de la lune montante. Pour un peu, elle n'aurait pas eu besoin d'allumer la lampe de bureau pour déchiffrer les pages du carnet qu'elle sortit d'un des tiroirs, celui qui fermait à clé. Cette clé qu'elle portait autour du cou comme un bijou exotique.

Souvent, le soir, elle avait besoin de ce temps de solitude, son moment rien qu'à elle, lors duquel elle relisait quelques pages de ce carnet à la couverture usée, patinée par les ans et les très nombreuses caresses des doigts qui l'avaient parcouru, manipulé. Les pages aussi avaient vécu, on sentait combien elles avaient été tournées, frottées. Certains mots paraissaient avoir été comme à demi gommés ou dilués par des salissures, des doigts gras sans doute ou des larmes, pourquoi pas ? Ces carnets, dits intimes, n'étaient-ils pas les réceptacles des joies, des peines, des douleurs, des fantasmes, des désirs, des interrogations ou des espoirs de leur propriétaire ?

Séverine parcourut distraitemment quelques pages, anciennes ; parmi les premières. Celles-ci, elle aurait pu les réciter de mémoire tant elle les avait lues et relues, année après année, avec, à chaque fois, des sentiments mitigés. Puis elle avait effectué un bond de plusieurs pages, jusqu'à en atteindre une nouvelle, vierge. Il n'en restait d'ailleurs plus

beaucoup d'immaculées parmi la centaine que comptait le carnet. Soit il lui faudrait se résoudre à ne plus coucher ses émotions sur papier, soit elle devrait s'en procurer un nouveau. La fin d'une histoire ou le début d'une nouvelle ?

Au passage, elle fut encore une fois surprise de constater combien son écriture avait évolué au fil du temps. Entre celle d'il y a dix ans et celle d'aujourd'hui, quelle différence ! Il était avéré que, même au cours de l'âge adulte, notre graphie évoluait. Entre celle de l'étudiante pressée et celle de la femme posée, Séverine constatait un gouffre. Parfois, l'écriture pouvait évoluer sur une même année, en fonction de l'état émotionnel de la personne. Selon qu'elle était zen ou énervée, c'était fou comme elle pouvait changer.

La jeune femme chassa ces pensées purement graphologiques afin de se concentrer sur ce qu'elle avait envie d'écrire ce soir-là sur le papier crème du carnet. Elle empoigna son habituel stylo en bois, celui que sa mère lui avait offert lorsqu'elle était adolescente. Elle aimait le contact de la matière, la manière que la bille avait de glisser délicatement sur le papier sans avoir à appuyer trop fort, la sensation que l'objet lui procurait entre le pouce et l'index ; bref, elle appréciait d'écrire à la main.

Elle noircit quasiment deux pages d'une écriture serrée, pressée, comme mue par une urgence soudaine qu'elle n'aurait su expliquer. Plus que sa tête, c'était son cœur qui lui dictait les mots, lesquels apparaissaient presque de manière autonome sur les pages sans lignes du carnet. Oh ! rien de très littéraire, c'était loin du roman qu'elle aurait rêvé savoir écrire. Ce n'était que pensées, émotions, images mentales transformées en mots et parfois en délires qui, à la relecture, lui semblaient totalement ineptes, comme sans doute ce qu'elle produisait ce soir-là.

Dix minutes plus tard, elle fut tirée de sa rêverie par un grognement provenant de la chambre voisine, immédiatement suivi d'une voix à l'accent créole caractéristique :

— Ma doudou ? Tu viens te coucher ou tu attends que je sois endormi ?

— Voilà, j'arrive, chaton !

Eusèbe, le chaton en question, avait plutôt la carrure d'un gros matou. Séverine soupira en refermant son carnet, qu'elle rangea dans le tiroir auquel elle mit un tour de clé, et s'en fut rejoindre son doudou sous la moustiquaire.

## Un paradis sur Terre

Notre hôtesse avait vu juste. Dès cinq heures trente, alors que le jour coulait déjà par l'encadrement des portes et fenêtres du bungalow, nos yeux s'entrouvraient. Comme Séverine l'avait prédit, Colombe et moi nous sentions fringants et en pleine fringale... l'un de l'autre ! L'atmosphère tropicale ? La douceur des vacances ? L'exotisme des Caraïbes ? Quelle qu'en fût la cause, nous nous livrâmes dès le réveil à quelques coquinerie, tout en nous souciant de n'être pas trop bruyants tant nous craignions que les lames de bois de la case ne fussent pas suffisantes à couvrir nos gémissements... Cette séquence matinale nous laissa moites et comblés.

Peu après, nous étions attablés sur la terrasse, un bol de café à la main, piochant parmi les énormes viennoiseries découvertes dans une corbeille d'osier, que la propriétaire nous avait sans doute déposée discrètement durant notre sommeil. Je n'osais imaginer qu'elle eût pu surprendre notre séance d'acrobaties matinales.

Lorsque Séverine apparut quelques instants plus tard, je n'eus pas le courage de lui demander à quel moment elle avait livré les croissants...

— Merci pour les viennoiseries ! dis-je sobrement.

— Bien dormi ? nous demanda-t-elle avec un large sourire entendu.

— Comme des bébés ! confirma Colombe. Vous aviez raison, nous nous sentons en pleine forme.

— Génial ! Bien, je ne vous dérange pas ? Je sais qu'il est tôt mais

l'avenir appartient à ceux qui, justement... Je vous ai apporté une carte de l'île. Je vous propose de vous expliquer deux ou trois choses importantes, de vous donner quelques conseils et astuces utiles, ce qui peut s'avérer incontournable à faire, à voir, etc. Après, je vous parlerai de ce que j'organise moi-même, avec des amis de confiance, pour le petit groupe des locataires de la semaine. Si ça vous tente, vous pourrez facilement vous joindre à nous, ce sera avec grand plaisir. *C'est vous qui voyez*, comme disait Laspalès.

Tout en crayonnant sur la carte de la Guadeloupe, entourant des noms, des sites, surlignant des routes, les meilleurs itinéraires, Séverine nous fit l'éloge de son île d'adoption. Elle nous expliqua qu'elle en était tombée amoureuse dès son premier séjour et qu'elle s'y était définitivement installée neuf ans plus tôt. Il y avait tant à découvrir, s'extasiait-elle. Chaque recoin semblait être un paradis sur Terre. Elle nous démontra qu'il était impossible de s'y perdre ; une seule route faisait le tour de ce demi-papillon qu'était Basse-Terre, et sur Grande-Terre c'était assez simple également. Entre les deux, Pointe-à-Pitre occupait le « thorax » du papillon. Elle nous conseilla vivement d'emprunter la route de la Traversée pour nous y rendre, plutôt que de risquer les embouteillages de la route côtière. Colombe prenait des notes pour ne rien omettre. Il nous apparaissait que notre séjour serait trop court pour tout voir, nous regrettions déjà de n'avoir pas réservé pour deux semaines.

— Voilà à peu près tout ce que vous pouvez faire avant de retourner en métropole, des images plein la tête et des souvenirs plein le cœur. Sentez-vous libres de vous promener en amoureux mais, je le répète, si vous voulez vous joindre à notre petit groupe, ce sera avec plaisir. J'ai prévu Sofäïa, une sortie d'une journée en bateau dans la mangrove, de la plongée à Malendure, une autre sortie en mer pour observer les cétacés et bien entendu, incontournable, une montée à la Soufrière, énuméra Séverine en comptant sur ses doigts les activités prévues. Je vous laisse y réfléchir ! Bonne journée, je dois finir de préparer mes bungalows.

Elle était plutôt bavarde, notre hôtesse. On sentait qu'elle avait à cœur de nous faire apprécier notre séjour, que ce soit chez elle en

particulier ou sur l'île en général. Son visage rayonnait lorsqu'elle décrivait Gwada. Un sourire en permanence accroché sur ses lèvres qui invitait à la sympathie mutuelle. Pourtant, dans ce sourire, quelque chose me turlupinait. Était-ce cette cicatrice au-dessus de la lèvre supérieure qui rendait son expression un peu tordue ? Tout en fixant discrètement la bouche de Séverine, je ne pouvais m'empêcher de me demander quel accident de la vie avait pu marquer ainsi ses traits, opposant à la bonhomie de l'ensemble de son visage la marque d'une blessure physique indélébile.

Nous la remerciâmes pour ses attentions et elle disparut dans un froissement de sarouel telle une tempête tropicale, vive, inattendue et puissante.

Cette première journée à Gwada, nous la passâmes en amoureux. Nous enfilâmes nos maillots de bain – celui de Colombe me rendait fou – et filâmes à la plage la plus proche de notre gîte, histoire de goûter au plus vite à la douceur de l'eau caribéenne dont l'envie nous narguait depuis notre arrivée. Habitué aux vacances à la neige du mois de février, les métros que nous incarnions nous pourléchions d'avance de barboter dans des eaux à la température bienveillante, sous un soleil généreux. La plage de Petite-Anse, à moins de trois kilomètres, s'avéra parfaite pour une première. Une plage nichée dans une petite crique, quelques palmiers sous lesquels s'abriter du soleil, une eau claire peuplée de bancs de poissons colorés que nous admirâmes avec nos masques à tuba achetés pour l'occasion, un décor idyllique pour le couple que nous formions.

Au déjeuner, nous fîmes honneur à la gastronomie locale, nous délectant d'accras trempés dans de la sauce chien en guise d'apéritif et d'un colombo de poulet à tomber, accompagné d'un planteur de circonstance.

Dans l'après-midi, à l'heure où la sieste remportait un maximum de suffrages, nous visitâmes Deshaies, son petit port, sa rue principale et le jardin botanique qui, nous l'apprîmes dans les guides, se tenait à l'endroit où, trente ans plus tôt, Coluche possédait une villa. C'était



d'ailleurs de l'histoire ancienne, qui s'était mal terminée, et que les locaux avaient fait le choix d'oublier.

Nous revînmes en fin d'après-midi au gîte des Bougainvillées, ravis de notre journée et décidés à nous prélasser au bord de la piscine du domaine. C'est là qu'eut lieu notre première rencontre avec l'un des autres occupants des bungalows.

Ce ne fut pas la rencontre la plus exaltante de notre séjour...

Serviette éponge sur l'épaule, nous avons pénétré dans l'enceinte de la piscine de Séverine, dont les locataires pouvaient jouir à loisir de sept heures à dix-huit heures. Ce dont nous n'avions pas l'intention de nous priver.

Une personne se trouvait déjà là, allongée sur un transat, chapeau de paille sur la tête, enroulée dans un paréo vapoureux, crayon en main, vraisemblablement concentrée sur la réalisation d'une quelconque grille de mots fléchés. À vue de nez, elle pouvait avoir une cinquantaine d'années, son paréo masquant à peine une plastique qui n'avait rien à envier aux jeunes femmes d'aujourd'hui. Son air un peu guindé me laissa imaginer une jeune veuve du XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, allez savoir pourquoi !

Ce ne fut que lorsque nous la saluâmes qu'elle se rendit compte de notre présence.

— Ah ! Bonjour, sursauta-t-elle.

Mais ce fut tout. Je supposai qu'il devait s'agir de Nathalie, la touriste arrivée un jour avant nous.

Nous n'osâmes pas la déranger et barbotâmes une bonne vingtaine de minutes dans le bassin, l'observant malgré tout du coin de l'œil, prenant garde à ne pas l'éclabousser par nos jeux aquatiques et nos étreintes discrètes sous l'eau. Sans nous prêter la moindre attention, elle poursuivait son activité de cruciverbiste avec application, relevant la tête de temps à autre de son ouvrage.

En sortant de l'onde bleue, je ne pus m'empêcher de longer d'assez près son transat, jetant un œil aiguisé sur ce qu'elle était en train de faire, ma curiosité naturelle prenant le dessus sur la bienséance. Je

m'étais fourvoyé quant aux mots croisés.

Ce n'était pas un magazine de jeux qu'elle tenait sur ses genoux repliés, mais un carnet à dessin Canson, sur lequel elle laissait courir son crayon à papier, de belle manière, je dus l'admettre.

Sous ses doigts, se trouvait reproduit le paysage que nous pouvions admirer depuis la piscine. La végétation tropicale luxuriante, les toits en tôle des bungalows et, dans le lointain, la côte, un voilier, puis l'horizon.

Cette femme avait un fameux coup de crayon, une véritable artiste !

Ce qui me surprit le plus, sur son crayonné, fut la silhouette qu'on devinait au premier plan. Une jeune femme à demi immergée dans la piscine qui possédait tous les traits de ma Colombe chérie...

Me faisais-je des idées, tellement épris que je voyais le visage de ma belle un peu partout, y compris dans un dessin qu'une inconnue était en train de réaliser ?

Durant tout le temps que nous avons passé à la piscine, la dessinatrice n'avait pas quitté son transat, indifférente à la chaleur ambiante, et elle s'y trouvait encore lorsque nous quittâmes l'enceinte peu avant dix-huit heures. Nous voulions prendre une douche et nous changer avant de rejoindre Séverine à l'apéritif dînatoire de bienvenue qu'elle organisait pour l'ensemble du groupe, le soir même, au bar de cette piscine.

En route vers notre bungalow, nous croisâmes justement notre hôtesse, escortant un nouvel arrivant, un jeune homme d'une trentaine d'années, beau gosse de type surfeur, aux muscles secs et au sourire Ultra Brite. Il ne devait pas laisser les femmes indifférentes, ce que le regard de Colombe à son égard me fit comprendre, avec une pointe de jalousie...

## Un air de biguine

La musique parvenait jusqu'à notre case Maracudja, annonçant le début des festivités qui se dérouleraient au bar de la piscine. Nous avions hâte de faire la connaissance des autres touristes de la semaine, ceux que nous aurions pour voisins durant quelques jours. L'idée de notre hôtesse me parut excellente ; réunir l'ensemble des occupants des bungalows dès le début du séjour ne pouvait qu'aider à créer des liens.

Ce fut d'autant plus vrai que le rhum et ses cocktails dérivés allaient faire office de désinhibants ! Souvent, l'alcool déliait les langues et gommait les timidités.

Nous n'étions pas les derniers mais presque. En débarquant au bar, sur lequel s'alignaient plusieurs verres colorés et parfumés, nous retrouvâmes nos brèves connaissances du jour, la dessinatrice et le beau gosse, ainsi que deux autres personnes, un jeune homme et une jeune femme. Nous allions apprendre bien vite s'ils formaient un couple.

Derrière le comptoir, un type qui avait tout l'air d'être guadeloupéen, avec sa peau bistre, ses longues dreadlocks retenues par un gros élastique et sa haute taille conjugée à une carrure de déménageur, se chargeait de préparer les cocktails. Croyant qu'il s'agissait d'un employé de Séverine, je faillis commettre une bourde, juste avant que celle-ci ne fasse les présentations :

— Jérôme, Colombe, je vous présente mon mari, Eusèbe. Eusèbe, voici notre petit couple d'amoureux venu de Bordeaux.

Ce dernier nous tendit sa longue main chaleureuse.

— Enchanté ! Et soyez les bienvenus aux Bougainvillées. Je vous sers quelque chose ? Punch coco, planteur, ti'punch, rhum sec, mojito ?

— C'est quoi, le plus doux ? voulut savoir Colombe.

— Si vous voulez mon avis, il faut y aller à douce allure. Commencez donc par le planteur, c'est plein de bons jus de fruits frais récoltés sur l'île.

— Vendu !

Je suivis l'avis du chef ès cocktails et m'emparai d'un verre aux reflets mordorés attrayants.

Un air de biguine s'écoulait langoureusement des enceintes de la chaîne hi-fi qui trônait sur l'une des étagères derrière le bar. Un rythme entraînant qui faisait ondoyer les hanches des femmes et les épaules des hommes. Discrètement pour certains, plus franchement pour d'autres, comme c'était le cas pour Eusèbe que les notes enflammaient naturellement, derrière son comptoir.

Nous étions donc huit pour le moment, à déambuler autour du bar ou le long du bassin, chacun encore un peu timide pour aborder les autres. Heureusement, Séverine, en parfait amphitryon, fit les présentations alors qu'arrivait une nouvelle personne, un bel homme d'une cinquantaine d'années, cheveux gris soigneusement coiffés, sourire de représentant de commerce, silhouette élancée.

— Ah ! s'exclama notre hôtesse. Il ne manquait plus que vous, Jacques.

— Désolé, s'excusa l'arrivant.

— Taratata ! Nous sommes en vacances, non ? Et puis, comme il est écrit dans la Bible, les derniers seront les premiers.

— Ce n'est pas de Céline Dion, ça ? lança une voix masculine.

— Ou de Jean-Jacques Goldman, plutôt... sourit Séverine. Bien, la fête peut commencer. Je n'ai plus besoin de me présenter : Séverine. Comme je vous l'ai déjà dit, je serai là pour égayer votre séjour au mieux et je me réjouis à l'avance du programme que je vous ai

concocté. On en reparlera, d'ailleurs. Mais pour l'instant, je vous présente mon mari, Eusèbe.

— Pour vous servir, également ! fit celui-ci avec une courbette, additionnée de moulinets du bras droit assez comiques, à la manière des aristocrates de la Renaissance.

De petits rires s'échappèrent de l'assistance, nos deux hôtes apparaissaient comme de joyeux lurons. Ils savaient instinctivement mettre en confiance.

— Ensuite, nous avons – si ma mémoire ne me joue pas de tours et si je ne m'emmêle pas les pincesaux, corrigez-moi si je me trompe – d'abord, ce petit couple tout mignon, Jérôme et Colombe, c'est tellement original ce prénom que je ne pouvais pas l'oublier.

Colombe sourit et j'adressai un petit signe de main alentour.

— Puis voici Nathalie.

Celle-ci, la dessinatrice croisée à la piscine, fit un signe discret en levant son verre.

— Galanterie oblige, je poursuis avec les dames. Accueillons Naïma, au sourire aussi large que les Champs-Élysées.

L'intéressée confirma en dévoilant une rangée de dents blanches que son teint cuivré rehaussait encore.

— Côté messieurs, cette fois, Jacques, que maintenant tout le monde connaît. Brice, ce jeune homme aux allures de surfeur, qui me fait penser à Jean Dujardin, forcément ! Et enfin, Grégoire...

— Grégory ! corrigea ce dernier, un type à l'air dur qui arborait une casquette portée à l'envers, façon Eminem.

— Pardon, Grégory ! Voilà, je savais bien que je n'aurais pas la note maximale à mon examen de rentrée ! plaisanta Séverine. Ce qui fait que nous sommes au complet pour cette semaine. Il ne nous reste plus qu'à trinquer à vos vacances, en souhaitant qu'elles soient les plus belles de votre vie ! Mais pour moi, il ne fait aucun doute qu'une fois goûté à Gwada, vous n'aurez qu'une seule envie, y revenir ! Santé !

Elle leva son verre et nous trinquâmes avec plaisir.

— Au fait, quelqu'un parmi vous est-il déjà venu en Guadeloupe ?

Des hochements de tête, des négations, seule Nathalie précisa :

— J'ai eu l'occasion de venir dans les Caraïbes deux fois, mais c'était en République Dominicaine et à la Martinique. Pas si loin, finalement.

— Mais pas si beau ! pérorait Eusèbe, défendant son île.

— Monsieur est chauvin... minauda la dessinatrice.

— Monsieur est fier de sa Guadeloupe natale !

Et il choqua son verre de ti' punch contre le planteur de Nathalie, comme pour mettre fin aux hostilités verbales dans la bonne humeur.

Peu à peu, l'ambiance se détendit, chacun prenant ses marques, bien aidé en cela par Séverine et Eusèbe qui passaient de l'un à l'autre afin d'échanger quelques mots, d'apprendre à nous connaître et de raconter comment ils avaient imaginé et créé leur domaine touristique, parfaitement intégré dans le paysage, en totale harmonie avec la nature. On aurait d'ailleurs pu le qualifier de complexe éco-responsable.

Nous profitâmes de ce moment pour nous approcher de la dessinatrice entrevue cet après-midi, qui nous apparut alors un peu plus avenante que tout à l'heure, au bord de la piscine :

— Nathalie, c'est bien ça ? l'abordai-je en levant mon verre de planteur. Vous êtes artiste ? Sans vouloir vous espionner je vous ai vue dessiner, vous me paraissez avoir un fameux coup de crayon !

— Merci ! Je suis une passionnée des arts et, c'est vrai, j'aime bien le dessin. Lorsque le paysage est splendide, c'est forcément très inspirant.

Elle acheva sa phrase en coulant un regard gourmand vers Colombe et aspira à la paille une large gorgée de son cocktail irisé.

— J'aime les belles choses, ajouta-t-elle avec un sourire en coin.

Je vis ma compagne rougir sous le compliment. Colombe n'aimait pas se retrouver au centre des attentions et elle était très timide, surtout en présence d'une quasi-inconnue qui la détaillait du regard, des pieds à la tête.

— Vous exercez dans le domaine du dessin, peut-être ? intervins-je

pour couper court au malaise latent de Colombe.

— On peut dire ça, en effet. Je suis dans les arts plastiques.

— Génial ! J'ai toujours été admiratif des personnes dotées d'un talent artistique, quel qu'il soit. Et précisément, vous touchez à quoi ? Dessin, peinture, sculpture, gravure ?

— Un peu tout cela, oui.

Comme je voyais bien que ma conversation ne l'intéressait pas outre mesure, je m'excusai :

— Pardonnez-moi, je suis journaliste, alors, vous comprenez, j'ai la fâcheuse habitude des questions, des interviews. Je suis curieux de nature !

— La curiosité est parfois un très vilain défaut, Jérôme... laissa planer Nathalie, accompagnant sa phrase d'un clin d'œil équivoque et s'éloignant vers le bar avec un significatif « Excusez-moi ».

Colombe vint se coller à moi et me glissa à l'oreille :

— Pas très avenante, la madame !

— Ouais, et quelque chose dans son regard me met mal à l'aise.

Nous étions obligés de parler fort pour nous faire entendre par-dessus la musique débitée par la chaîne hifi d'où émanait *Party Rock Anthem*, le tube des LMFAO :

*Party rock is in the house tonight*

*Everybody just have a good time (yeah)*

Une chanson rythmée qui entraînait Eusèbe dans des déhanchements que sa nature créole exprimait à merveille, suscitant dans les yeux des femmes présentes des étincelles... d'admiration, à ce qu'il me semblait.

Puisque la dessinatrice nous avait plantés comme deux ronds de flan, là au bord de la piscine, nous nous dirigeâmes vers Naïma, laquelle grignotait avec délectation un accra qu'elle avait trempé dans de la sauce créoline.

— Délicieux ces accras ! l'aborda Colombe.

— À tomber, oui !

La jeune femme, aux traits maghrébins délicats, allait sans doute plaire énormément à Nathalie, qui avait l'air de tant apprécier la beauté physique. Teint cuivré, yeux en amande, lèvres fines, chevelure noire ondulée cascadeant jusqu'aux épaules, une Cléopâtre des temps modernes !

Naïma nous apparut beaucoup plus avenante que notre précédente interlocutrice. Elle devait avoir sensiblement l'âge de Colombe, près de la trentaine. Elle nous apprit qu'elle résidait à Strasbourg, où elle exerçait comme animatrice et médiatrice sociale pour un foyer de travailleurs handicapés en réinsertion. Elle adorait son métier, une tâche noble qu'elle nous dépeignit avec passion, celle d'aider les plus démunis, les moins socialement favorisés, les laissés-pour-compte, ceux que la vie n'avait pas gâtés au départ. La jeune femme semblait dotée d'une empathie exceptionnelle, elle me donna l'impression d'être une belle personne, au sens moral du terme. En fait, Naïma paraissait belle à l'intérieur comme à l'extérieur.

Faisant suite à LMFAO, les Zouk Machine scandaient à présent à nos oreilles leur immortel tube, *Maldon*. Le trio de chanteuses, originaires de la Guadeloupe, entraînait dans la danse les nouveaux vacanciers des Bougainvillées :

*Nétwayé, baléyé, astiké*  
*Kaz la toujou penpan*  
*Ba'w manjé, baw lanmou*  
*E pou vou an kafey an chantan...*

Les cocktails préparés par Eusèbe contribuèrent à tous nous animer un peu plus, hormis Nathalie qui semblait décidée à rester sur la réserve. Était-ce la timidité qui l'empêchait de se lier facilement au groupe ?

En revanche, Naïma se vit entraînée par Brice dans un zouk que ni l'un ni l'autre ne maîtrisait tout à fait, rendant l'ensemble assez comique.



Jacques et Grégory semblaient en grande conversation, accoudés au comptoir, le premier riant aux éclats aux blagues visiblement tordantes du second. Je supposai en effet qu'il s'agissait de blagues, bien que je n'en perçusse que des bribes.

Minuit approchant, Séverine baissa le volume de la musique et déclara :

— Les amis ! Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie mais si on veut pouvoir admirer demain quelques cétacés, je vous rappelle qu'il faut être à l'embarcadère à sept heures pétantes ! Ce n'est qu'à cinq minutes de voiture d'ici. Je vous assure que ça vaut la peine de se lever de bon matin. Tout le monde est toujours partant pour les baleines et les orques ?

Un oui général fut scandé, et les derniers cocktails levés haut par-dessus des têtes passablement alcoolisées.

— Formidable ! Colombe, Jérôme, vous avez pu y réfléchir ? Vous serez des nôtres ?

Nous avions d'ores et déjà pris notre décision dans l'après-midi et l'ambiance générale de la soirée de bienvenue avait fini par conforter notre choix.

— Nous serons des vôtres ! m'exclamai-je joyeusement.

— Eh bien voilà une semaine qui s'annonce excellente ! conclut notre hôtesse. Rendez-vous à six heures quarante-cinq sur le parking, on décolle tous ensemble dans le minivan.

Vers une heure du matin, Colombe et moi étions sous le cocon douillet de la moustiquaire.

— Sympas, dans l'ensemble, les autres, résuma ma douce en bâillant.

— Mouais... si l'on excepte Nathalie l'asociale, les autres ont l'air cool. Grégory, la grande gueule aux allures de rappeur, Jacques, le vieux beau, Naïma, la beauté du Maghreb, Brice, le blond avec le hashtag BG qui clignote sur son front en lettres de néon et nos hôtes super accueillants ; une belle brochette !

— Et nous ? Comment crois-tu qu'ils nous appellent ?

— Les tourteraux ? susurrai-je en me collant à Colombe avec des intentions évidentes qui, elles aussi, auraient pu s'afficher en lettres de néon sur mon front.

— Mon tourtereau qui sent le rhum à plein nez... je vais te dire bonne nuit ! Le réveil va sonner dans cinq heures.

J'éteignis mes néons et mes envies et plongeai dans un sommeil de plomb.

## Tout le mépris qu'ils portaient

— Super soirée, ma doudou ! s'extasia Eusèbe en s'effondrant dans leur lit. Tu as assuré, comme d'habitude.

— Toi aussi, chaton. Tes cocktails et ta bande-son étaient au top.

— Tu viens te coucher ? miaula le chaton noir.

— Laisse-moi dix minutes, j'ai encore un peu de rangement à faire.

— Tu veux que je t'aide ?

— Non, ça va aller. Je ne serai pas longue.

Séverine déposa un baiser sur le front de son homme et quitta la chambre, direction la cuisine. Elle termina de déposer les quelques plats qui restaient dans le lave-vaisselle, rangea une pile d'assiettes propres, remisa une paire de boîtes Tupperware au frigo puis se lava les mains.

Mais avant de rejoindre son mari, dont elle percevait déjà les ronflements éthérés, elle bifurqua par le bureau. Une soudaine envie de relire une ou deux pages de son journal et peut-être d'y déposer quelques lignes. *Dix minutes, pas plus*, ce convainquit-elle mentalement.

Elle y passa finalement une heure.

*Dimanche 19 mars 2012,*

*C'est décidé, c'est ici que je vais finir ma vie. Du moins ma deuxième vie, parce que la première est terminée, closed, finita ! Je n'en veux plus de celle-là, elle m'a trop fait souffrir. Je tire un trait dessus et je me tire. Du moins, je me suis déjà tirée*

*le jour où j'ai acheté mon billet d'avion pour la Guadeloupe, il y a presque deux ans. Aller simple Paris-Pointe-à-Pitre. Pour le retour, je n'avais encore rien déterminé à l'instant de déposer ma valise sur le tapis roulant du comptoir d'enregistrement. Mensonge ! Bien sûr que j'avais déjà décidé. J'étais résolue à m'éloigner de la métropole, à mettre le plus de distance possible entre moi et... mon passé. Entre moi et... celle que j'étais avant. Car je ne suis plus la même non plus. Avant, j'avais l'impression de ne pas être moi, alors qu'aujourd'hui je me sens tout à fait moi-même. Bien dans ma peau, mieux dans mon corps, plus libre dans ma tête.*

*Ici, à Gwada, au cœur de toutes ces beautés de la nature, baignée par la douceur de vivre, par la philosophie tranquille des autochtones, par leur façon de ne pas juger les autres. Chacun est comme il est et tout le monde est respectable. Je me sens respectée, non jugée pour mon apparence. En métropole, c'était tout le contraire, je pouvais lire dans le regard des Autres tout le mépris qu'ils portaient à ma... différence.*

*Depuis, j'ai eu le bonheur de croiser la route d'Eusèbe qui, lui non plus, ne m'a jamais jugée sur mon physique, heureusement ! Alors que lui est quand même, je dois bien l'avouer, plutôt du genre canon de beauté. Faut voir son corps d'ébène quand il est nu et transpirant au-dessus de moi, ses pectoraux saillants et ses biceps bandés, tendus comme des arcs prêts à décocher en moi leurs flèches d'amour.*

*On forme un drôle de duo, lui et moi. La Belle et la Bête, ou plutôt devrais-je dire plus justement le Beau et la Bête ?*

*Je me demande bien ce que pensent les gens de notre couple. Quoique, non, je ne veux plus me poser ce genre de questions. Ces interrogations-là, c'était bon pour celle que j'étais avant. Maintenant, je m'en balance... je crois.*

*Je me souviens de 2010, mon année cruciale, mon millésime. Quand j'ai posé le pied sur la terre guadeloupéenne, j'ai comme senti que j'étais ici chez moi. Bienvenue à Gwada ! semblait me chuchoter l'île, aussi accueillante que ses habitants. Au départ, je m'étais dit que je reviendrais quand j'en aurais assez, quand j'en aurais envie. Je n'en ai plus jamais eu l'envie.*

*Après quelques mois, je me suis installée avec Eusèbe puis on a découvert cette annonce pour acheter le terrain à Deshaies. J'ai été charmée instantanément, on a signé très vite et débuté les travaux. On est loin d'avoir terminé mais le projet est top. D'ici quelques mois, un an au maximum, on pourra commencer à ouvrir les*

*premiers bungalows, à accueillir les premiers touristes.*

*Je revis !*

Séverine referma le carnet, une larme dégringola sur sa joue, comme souvent lorsqu'elle replongeait dans ces souvenirs couchés sur papier. Elle jeta un œil à la pendule accrochée au-dessus du bureau. Deux heures du matin. Chaton ronflait comme un moteur de Cessna. Dans moins de quatre heures, le réveil sonnerait, tandis qu'au-dehors s'éveilleraient les colibris.

Une semaine folle les attendait, elle et son groupe de nouveaux vacanciers.